Document generated on 06/02/2025 4:08 a.m.

Nuit blanche, magazine littéraire

Approches diverses de l'« indianité ». L'oeuvre de Louise Erdrich : métissages et autres échanges sociaux. Thomas King et son arsenal littéraire

Laurent Laplante

Number 145, Winter 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84097ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laplante, L. (2017). Approches diverses de l'« indianité ». L'oeuvre de Louise Erdrich : métissages et autres échanges sociaux. Thomas King et son arsenal littéraire. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (145), 16–22.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Par
LAURENT LAPLANTE*

Approches diverses de l'« indianité »

L'œuvre de Louise Erdrich : métissages et autres échanges sociaux

© Paul Emmel

Louise Erdrich

Née aux États-Unis en 1954 au confluent de deux cultures foisonnantes, l'allemande européenne et l'amérindienne étatsunienne, Louise Erdrich construit depuis plusieurs décennies une œuvre d'une grande originalité et d'une pénétrante lucidité.

Et cela, dans une langue élégante et prenante. La perception amérindienne y assume la préséance, sans que l'auteure renonce pour autant à créer des récits à racines simplement humaines et à portée universelle. Rien n'est circonscrit, par exemple, lorsqu'elle dévoile dans ***Le jeu des ombres*** la riposte d'Irène face à un mari qui a lu son journal intime : la contre-offensive de l'épouse pourrait honorer le ***Décaméron*** aussi volontiers

que le répertoire d'une auteure amérindienne. Récit à la fois enraciné et ouvert au monde.

ASCENDANCES ET PRIORITÉS

L'admirable diversité des œuvres signées Louise Erdrich doit sans doute une part de son ampleur aux divers métissages dont l'auteure peut déployer la richesse. Son père est un Américain d'origine allemande, tandis que sa mère est de sang français pour une demie et amérindien (chippewa/ojibwé) pour la seconde moitié. La plupart des livres optent pour un versant ou l'autre, ***Le jeu des ombres*** par exemple, mais certains, tel ***La chorale des maîtres bouchers***, entremêlent les deux.

Il est difficile, à propos de Louise Erdrich, de parler de maturation ou d'épanouissement stylistique, mais possible d'entrevoir une évolution sociopolitique. Peut-être pas au palier des convictions, mais à celui de l'expression publique. D'une part, en effet, l'auteure offre dès ses premiers pas littéraires la fluidité et la profondeur d'une écriture adulte et parfaitement maîtrisée ; d'autre part, le regard qu'elle porte sur le monde amérindien se modifie au fil des ans, l'analysant d'abord sans référence aux autres acteurs politiques, pour le situer ensuite de façon critique dans le chassé-croisé étatsunien. Dans un premier temps, les caractéristiques amérindiennes sont décrites en toute candeur, lacunes et manies comprises ; les œuvres plus tardives soulignent de plus en plus durement la responsabilité de Washington, de la population blanche et de l'Église catholique dans les difficultés vécues par les Indiens et les Métis. L'humilité et l'effacement appartiennent à la première période : « Mais nous, les Indiens, nous avons tellement l'habitude des coups tordus intérieurs que nous nous contentons d'en rire. Nous naissons plus lourds, mais pas une balance ne suffirait à nous peser. Dès le premier jour, nous sommes coincés. L'histoire, les politiques personnelles, les mélanges des familles » (***Bingo Palace***). On sourira à la lecture des missives naïves que le vieux père Damien adresse directement au pape (***Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse***), comme on partagera la douleur impuissante de la tribu blessée par le lynchage de quatre des siens (***La malédiction des colombes***), mais on ne s'étonnera pas si l'attitude la plus courante des Amérindiens côtoie la résignation : l'heure d'une résurgence des cultures amérindiennes n'avait pas encore sonné. L'alcool, le chômage, la frénésie du jeu, les démêlés avec la police bouchaient l'horizon. L'argent gouvernemental ajoutait ses mirages : il infléchissait sans vergogne les décisions de la tribu : « Oh, j'argumentai. Je fis tout mon possible. Mais l'argent du gouvernement se balançait devant leur nez. À la fin, dans mon rôle de président, on me présenta une lettre tapée à la machine qu'il me faudrait signer, donnant officiellement acte que Lulu était expulsée » (***Love Medicine***).

Presque vingt ans plus tard, le ton aura changé : « Nous sommes en 1823. Les États-Unis ont cent quarante-sept ans, et le pays tout entier est fondé sur la volonté de s'emparer des terres indiennes aussi vite que possible et d'autant de façons qu'on puisse humainement le concevoir. La spéculation foncière est la Bourse de l'époque. Tout le monde est dans le coup. George Washington, Thomas Jefferson » (***Dans le silence du vent***). La réparation n'a peut-être pas encore été offerte, mais elle est réclamée

[Nestor] aurait pu lui expliquer que seule compte la terre, et lui recommander de ne jamais lâcher les documents, les titres, les traces des mots, toutes ces choses dont ses ancêtres n'avaient jamais compris qu'elles avaient un lien vital avec la terre et l'herbe sous leurs pieds.

Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse, p. 257.

[…] être un Indien, c'est, d'une certaine façon, un imbroglio de paperasserie bureaucratique.
Par ailleurs, les Indiens se reconnaissent entre eux sans avoir besoin du pedigree fédéral, et cela – comme l'amour, le sexe, avoir ou ne pas avoir de bébé – n'a rien à voir avec le gouvernement.

Dans le silence du vent, p. 50.

> […] on sait que les tambours guérissent et on sait qu'ils tuent. Ils ne font plus qu'un avec leur gardien. Ils sont construits pour d'importantes raisons par des gens qui rêvent les détails de leur facture. Il n'y en a pas deux pareils, mais chaque tambour est apparenté à tous les autres tambours. Ils se parlent entre eux et offrent leurs chants aux humains.
>
> ***Ce qui a dévoré nos cœurs***, p. 55.

avec plus de vigueur. Surtout, on la réclame non comme une marque de pitié, mais au nom de l'élémentaire équité.

CONCLURE OU NE PAS CONCLURE ?

À mesure que s'étoffe la renaissance des nations amérindiennes aux États-Unis comme au Canada, des protestations émergent donc enfin à propos de crimes qu'ignorait hier encore la justice des Blancs. Louise Erdrich s'attaque à visière levée à plusieurs de ces hontes. Quand la mère de Joe est victime d'un viol brutal (***Dans le silence du vent***), la révolte de son jeune fils hésite entre deux avenues : d'un côté, Joe se révolte parce que son père, pourtant rompu aux roueries du système judiciaire de par sa fonction de juge, n'actionne pas aussitôt l'artillerie lourde ; Joe peinera avant de comprendre que son père sait la futilité de certains gestes. « L'ennui avec la plupart des affaires de viol sur les réserves indiennes c'était que même après qu'il y avait eu une accusation, le procureur fédéral refusait souvent d'amener l'affaire devant la justice, pour une raison ou pour une autre. […] Mon père voulait s'assurer que cela n'arriverait pas » (***Dans le silence du vent***). De l'autre côté, Joe ne se résigne pas à laisser le coupable impuni ; peu lui importe l'opinion des adultes. Son père a-t-il percé le secret et correctement décodé la situation de Joe ? Louise Erdrich ne commet pas l'erreur d'en dire trop. Elle met dans la bouche du père des propos soigneusement équivoques : « La personne qui a tué Lark [le coupable] vivra en endurant les retombées humaines de son acte parce qu'il a pris une vie. Comme je n'ai pas tué Lark, mais que je voulais le tuer, je dois tout au moins protéger la personne qui s'est chargée de cette tâche ». En confiant cette contestation de l'inaction et l'aventureuse reconquête de la justice à un Indien de treize ans, Louise Erdrich ausculte l'avenir.

À la même jeune génération, Louise Erdrich confie encore autre chose : l'autonomie face au pouvoir religieux. L'immense mystification à laquelle s'adonne l'indestructible père Damien (***Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse***) illustre l'emprise que l'Église catholique exerce sur nombre de tribus ; elle perd de sa poigne, mais impressionne toujours les générations adultes. En revanche, le quatuor d'adolescents qui conteste la justice publique (***Dans le silence du vent***) espionne le père Travis et ne se fait pas scrupule de le soupçonner de viol et de brutalité. Maladroitement, mais librement.

DES MÉANDRES AUX RAPIDES

Les romans de Louise Erdrich font alterner la confiante démesure du fleuve et les rapides où le flot se resserre et multiplie les risques. Le livre s'ouvre souvent sur un décor serein ou du moins stable, mais, au détour d'une péripétie, le drame frappe : l'auteure accélère la cadence, muscle ses phrases, rend la crise palpable et parfois terrifiante. Douleur et cruauté secouent ce qui était, un moment plus tôt, rassurant. Une enfant est jetée en pâture à la meute qui pourchasse le traîneau, une religieuse maquille en stigmate glorieux la blessure qu'elle vient d'infliger aux mains d'une adolescente, deux hommes se battent à mort pour la possession d'une femme, un chapelet sert à étrangler, etc.

Ainsi, au moment où la tribu s'adonne au bingo comme à son sport national régi par des règles connues et assagies et voit un jeune Indien gagner le véhicule qui constituait le gros lot, le racisme explose : cinq Blancs du Montana s'emparent du gagnant et trouvent drôle de lui faire tatouer contre son gré la carte de leur État sur le postérieur (***Bingo Palace***). Autre exemple, deux femmes (la mère et la fille) reçoivent le mandat d'évaluer et de vendre la collection d'art indien laissée par un défunt. Tout respire la modernité, la comptabilité sourcilleuse, le savoir-vivre des salons. Mais voilà qu'un vieux tambour retient l'attention de la plus jeune. Du coup, le tambour s'empare de l'avant-scène : sa fabrication, chacune de ses composantes, les ossements utilisés pour son assiette, son aura, tout y passe. Et surgit une scène aux confins du réel et du fantastique. Trois jeunes enfants sont seuls et le ventre vide dans une cambuse isolée où le chauffage épuise ses dernières gouttes de carburant. À distance, la mère flirte dans un bar et tente de troquer ses charmes contre un peu d'argent. Quand les enfants, dans leur effort pour réchauffer la maison, y mettent le feu, il leur faut chercher secours, à travers la neige et le froid, chez un voisin habitant à plusieurs kilomètres. À eux trois, à peine totaliseraient-ils quinze ans. La plus vieille, Shawnee, dirige l'expédition. Mission impossible. Les enfants croulent dans la neige et la mort s'annonce. Mais voilà

que le tambour intervient. « Shawnee s'éveilla dans l'obscurité. Le martèlement d'un tambour lui interdisait de dormir, alors qu'elle en avait envie. […] Mais le tambour était sonore, insistant, un son plein qui l'agaçait. […] Ranimée par le tambour dès qu'elle s'apprêtait à renoncer, Shawnee continua à marcher » (***Ce qui a dévoré nos cœurs***). Au lendemain du drame, le propriétaire du tambour jure que l'instrument n'a émis aucun son... Superbe récit.

Ailleurs, c'est l'antipathique Tante, engluée dans sa détestation des drogues, qui refuse de révéler où elle a dissimulé la morphine que réclame la mourante. « En cet instant, Delphine suppliait véritablement du fond du cœur. Elle songea à tomber à genoux. La petite bouche froide de Tante se contracta, dans ses yeux luisait un inflexible triomphe. / 'C'est sans importance, de toute façon, je l'ai vidée dans le lavabo' » (***La chorale des maîtres bouchers***).

Autant de scènes où Louise Erdrich manifeste sa maîtrise de tous les rythmes littéraires et débusque les ultimes audaces des pires comme des meilleurs cœurs humains.

DES NOUVELLES TENACES

Plus romancière que nouvelliste, Louise Erdrich a publié deux recueils de nouvelles, ***La décapotable rouge*** et ***Femme nue jouant Chopin***. Elle s'en explique : « […] il semble que la façon dont souvent (mais pas toujours) j'écris des romans consiste à commencer par des nouvelles dont je dois croire, à chaque fois, qu'elles sont terminées » (***La décapotable rouge***). Sort plausible, mais dont l'auteure elle-même conteste le réalisme : « La plupart des nouvelles de ce recueil sont ces textes embryonnaires qui n'ont pas voulu me lâcher » (*ibid.*). L'écrivaine hésite à les publier en recueil, car, reconnaît-elle, « nombre d'entre elles se trouvent dans [s]es romans » (*ibid.*). Un ami insiste pourtant et elle succombe à la proposition. Le lecteur de Louise Erdrich retrouvera ainsi dans ces deux recueils de nouvelles au moins une brassée de textes déjà insérés dans les romans. À chacun d'apprécier ou pas de tels doublons.

La forte voix de Louise Erdrich est de celles dont la littérature et le mieux-être social ont tous deux besoin : elle mérite le respect et l'admiration des plus vastes auditoires.

Livres évoqués dans ce texte : *Bingo Palace*, Robert Laffont, 1996 ; ***Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse***, Albin Michel, 2003 ; ***La chorale des maîtres bouchers***, Albin Michel, 2005 ; ***Ce qui a dévoré nos cœurs***, Albin Michel, 2007 ; ***Love Medicine***, Albin Michel, 2008 ; ***La malédiction des colombes***, Albin Michel, 2010 ; ***Le jeu des ombres***, Albin Michel, 2010 ; ***La décapotable rouge***, ***Nouvelles choisies et inédites, 1978-2008***, Albin Michel, 2012 ; ***Dans le silence du vent***, ***Nouvelles choisies et inédites, 1978-2008***, Albin Michel, 2013 ; ***Femme nue jouant Chopin***, Albin Michel, 2014.

© Trina Koster

Thomas King

Thomas King et son arsenal littéraire

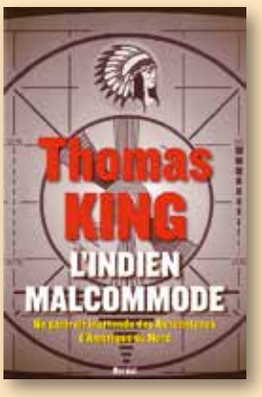
Comme Camus, qui défendait ses causes en recourant à l'essai, au théâtre et au roman, Thomas King use de l'histoire, des nouvelles et du mythe pour dessiller les paupières du Blanc nord-américain et lui ouvrir la réalité indienne qu'il côtoie en la déformant.

Une telle salve prive ce même Blanc des excuses dont il se gargarise aujourd'hui encore pour justifier son ignorance. Et ses préjugés. Né à Sacramento, en Californie, en 1943, King vit aujourd'hui à Guelph, en Ontario. Peut-être peut-on lire dans ce destin binational le symbole d'un assaut mené contre une certaine Amérique à la fois canadienne et étatsunienne.

Cette version mi-siècle du colonialisme avait pour nom « cessation », et elle devint la politique officielle du gouvernement américain en 1953… […]

Pendant les treize années qui suivirent, le processus de cessation se répandit en Amérique comme la peste. Avant qu'on ne mette fin à cette politique, en 1966, 109 tribus avaient cessé d'exister, et un autre million d'acres de terres indiennes avaient été perdues.

L'Indien malcommode, p. 157



J'ai pensé achever mon livre sur une note optimiste. […] Cela étant dit, deux sujets d'actualité sont revenus régulièrement dans nos conversations : l'Alaska Native Claims Settlement Act (ou Loi sur le règlement des revendications foncières des Autochtones de l'Alaska) et l'Accord sur les revendications territoriales du Nunavut.

L'Indien malcommode, p. 281.

UN TON DÉSARMANT

Dès les premières pages de ***L'Indien malcommode, Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord***[1], l'empathie s'installe. King adopte, en effet, le ton de la conversation détendue et traite son lecteur en vis-à-vis respecté. Le *je* occupe un large espace, mais sans morgue ni nombrilisme. Une sympathique autodérision et une mémoire à cent lieues de la plainte sociopolitique désarment la critique : « Il y a une quinzaine d'années, une bande d'amis et moi avons fondé un groupe de tambour traditionnel ». Suivent quelques détails d'ordre géographique sur chacun des musiciens. King dévoile ainsi, malgré ce détour ou grâce à lui, un des axes majeurs de sa vision des choses : « Anichinabé, Métis, Salish de la côte, Cri, Cherokee. Nous n'avons pas grand-chose en commun. Nous avons le tambour et nous sommes tous autochtones. C'est tout ». De fait, King se repliera toujours sur ce constat : les Indiens ont beau appartenir à des centaines de tribus distinctes, ils partagent un dénominateur commun. Le problème sera que les Blancs, sans comprendre cette parenté, se permettent de définir et d'imposer les critères selon lesquels tel humain sera reconnu indien, mais pas son frère. Sur ce terrain, le Canada et les États-Unis partagent les mêmes torts et déploient leur autoritarisme avec la même brutalité.

Le ton de King va-t-il, du coup, succomber à la colère et faire entendre une complainte douloureuse et rageuse ? Oui et non. Il étalera crûment les griefs des nations indiennes, mais il entretiendra savamment un climat civilisé. D'une part, en recourant à l'humour ; d'autre part, en intégrant à l'échange les vues de son épouse Helen. Les deux ingrédients se compénètrent d'ailleurs : « Helen, qui est toujours de bon conseil, a proposé que je coupe toutes les listes de moitié dans ce chapitre parce que, disait-elle, une liste n'a rien de très agréable, et puis dresser une liste, ça fait pédant. Évidemment, elle a raison. Mais moi, je voulais seulement voir ces noms écrits noir sur blanc et je voulais être sûr que vous les voyiez vous aussi ». Désarmant et efficace auprès du lecteur ; paix conjugale assurée.

ENTRE RIDICULE ET SÉGRÉGATION

S'il est un secteur de l'univers étatsunien qui fait à l'Indien une place de choix, c'est celui du cinéma. Thomas King veille à rappeler les limites étroites de cette équivoque hospitalité. Il note que l'Indien est toujours l'ennemi, le perdant, l'humilié. Le faire-valoir du Blanc. L'humour qui caractérise sa plume allège pourtant ce qui penchait vers le pleur acerbe : les rôles dévolus aux Indiens dans le spectacle des États-Unis mettent en vedette aussi bien des acteurs blancs que d'authentiques Indiens. Ce qui, aux yeux de King, est doublement ridicule : d'une part, personne ne sait à quoi ressemble un Indien ; d'autre part, le public étatsunien ne sut jamais que *son* comédien le plus célèbre, Will Rogers, et *sa* vedette la plus adulée des médias était… un Indien. Rogers, souligne King, « a écrit plus de 4 000 chroniques qui étaient relayées par plus de 600 journaux ». « Il n'y a qu'un petit problème ici, ajoute-t-il. Dans la cinquantaine de films qu'il a tournés, je ne crois pas que Rogers ait fait l'Indien une seule fois. Je ne me rappelle pas l'avoir déjà vu avec une coiffe de sachem sur la tête ou un tomahawk à la main. » Autrement dit, le public peut professer le mépris le plus virulent à l'égard de l'Indien sans savoir à quoi il ressemble et sans prendre conscience que son héros médiatique est, à son insu, un Cherokee qui ne joue jamais à l'écran ou au micro le rôle d'un Cherokee…

Le ridicule de la chose n'épuise pas la question. King précise, en tout cas, que cette société blanche, dressée contre l'Indien sans le connaître, s'est arrogé le droit, au Canada comme aux États-Unis, de parquer les Indiens dans des réserves, de diviser la population indienne en catégories scrupuleusement étanches et

pourvues de droits différents, de retirer le titre d'Indien à ceux et celles qui ne se conformaient pas aux règles définies par les gouvernements blancs. « La culture populaire nord-américaine est littéralement bondée d'Indiens sauvages, nobles et agonisants, alors que, dans la vraie vie, il n'y a que des Indiens morts, des Indiens vivants et des Indiens en règle. » Comme quoi le racisme peut s'exercer aux dépens d'un humain à ADN variable.

MAIS LES TRAITÉS...

Les États-Unis et le Canada, après avoir oscillé entre le paternalisme et l'intrusion militaire et avoir sans cesse retouché la frontière entre l'Indien réel et ses multiples avatars imaginaires ou imposés, ont tenté de se donner bonne conscience en passant à la négociation et donc aux traités. Une fois de plus, Thomas King a beau jeu d'opposer la parole aux actes, les engagements aux oublis, les promesses aux gestes. « Cela dit, écrit-il, les 'possibilités' qu'on mentionne dans les documents gouvernementaux sont généralement des euphémismes pour dire : 'Jamais de la vie.' Et le 'droit inhérent à l'autonomie gouvernementale' est clarifié plus tard par le bémol suivant : Nulle loi adoptée par un gouvernement autochtone […] ne saurait être incompatible avec les lois essentielles au maintien de la paix, de l'ordre et du bon gouvernement au Canada. » Autrement dit, si collision il y a, le décret stipule que les décès endeuilleront le camp indien ! Les décrets n'engagent pas vraiment les Blancs. On regrettera que l'index du livre ne comporte aucune mention directe des innombrables traités.

... ET LES PARABOLES

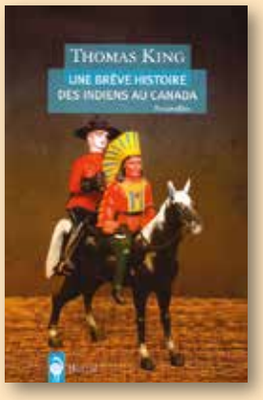
Autant sont nets les propos prêtés par Thomas King à son ***Indien malcommode***, autant sont déroutantes ses nouvelles. Non qu'elles soient vides de sens, mais parce qu'elles peuvent en revêtir plusieurs. Même le titre du recueil, ***Une brève histoire des Indiens au Canada***[2] prête à confusion. Le livre identifie les revues et stations de radio qui diffusèrent la version initiale de chacune des nouvelles, mais ne situe pas ces présentations dans le temps. Le lecteur ne sait pas non plus quelles tendances baignent ces médias. Sont-ils extrémistes ? Modérés ? Spécialisés dans les soucis autochtones ? Dans ces conditions, espérer que surgisse d'une macédoine par ailleurs délectable une histoire cohérente de la réalité indienne au Canada serait un leurre. D'autant plus que certaines des nouvelles, par exemple « Si j'avais une chienne, je l'appellerais Helen », « Petites bombes » ou « Les méchants qui aiment Jésus », pourraient honorer n'importe quelle tribune, tant elles ignorent les enjeux indiens. Le livre y perd son unité, et c'est dommage, car plusieurs textes sont d'admirables fables sur les drames indiens. Par exemple, « Le bébé livré par avion » ou « Coyote et les sujets d'un pays ennemi ».

UNE PUISSANTE COSMOGONIE

Que les préjugés se taisent : la cosmogonie indienne n'a rien à envier à ses consœurs. Quand tel dictionnaire décrit la cosmogonie comme l'« idée que se firent de l'origine du monde les anciens poètes et les sages de la Grèce », il se montre indûment sélectif. Thomas King, quelque peu dispersé dans son recueil de nouvelles, renoue dans son dernier roman avec son plaidoyer central et déploie dans toute sa majesté l'immense récit qui donne à la culture indienne d'Amérique du Nord un Olympe plus respectable que l'original. Il est même probable que le lecteur peu familier avec les mythes indiens (comme moi) n'en saisira pas toute la richesse. La distance apparente entre le titre porté par l'édition originale anglaise (Doubleday Canada, 2014) et la présente traduction (Mémoire d'encrier, 2016) témoigne déjà de ce risque. En effet, là où l'original anglais arbore en titre ***The Back of the Turtle***, le français opte pour ***La femme tombée du ciel***[3]. Contradiction ? Pas du tout : regards distincts, mais convergents sur le même mythe.

C'était Eleanor qui lui avait acheté son premier Indien, un Séminole trouvé dans une petite boutique de Clinton, en Oklahoma. L'année suivante, contre toute attente, Franklin Spense, son voisin de l'autre côté du vallon, maniaque des armes à feu et très fervent défenseur de l'inviolabilité de la propriété privée, lui avait offert un shaman ojibwa. Un an plus tard, Vince Muir, dont la famille avait à une certaine époque possédé toutes les terres des Caledon Hills, lui avait dégoté un Mohican dans un vide-grenier.
— Je croyais qu'il n'y avait plus de Mohicans.

Une brève histoire des Indiens du Canada, p. 17.



Une femme. Il n'aurait su dire avec certitude s'il s'agissait de l'une des deux Pieds-Noirs qu'il avait achetées aux enchères sur Internet ou de la jeune Crie que son frère Bert lui avait envoyée pour leur trentième anniversaire de mariage.

Une brève histoire des Indiens du Canada, p. 21.

On n'a pas pu l'incinérer. Trop toxique. Sites d'enfouissement, bouchons d'argile imperméable, puits d'injection, hors de question ça aussi. […]

On l'a donc mis en baril et envoyé à notre entrepôt de Tadoussac.

Au Québec ?

Oui.

Au moins, on sait où il se trouve.

La femme tombée du ciel, p. 522.

Contrairement au Noé de la Bible, qui cherche ses repères dans un sol noyé par le déluge, de multiples tribus indiennes

d'Amérique du Nord situent au ciel l'origine de la vie et des vivants. La chute que fit la femme pour échapper à un ours ne s'arrêta qu'en rencontrant ici-bas le dos d'une énorme tortue. Grâce au concours des animaux amphibies, un sol fécond s'étendit peu à peu sur le dos de la tortue. Ainsi le veut cette cosmogonie. Contre cette toile de fond, King bâtit un récit grandiose, confiant, moderne. En renaissant avec vigueur, la culture indienne se porte à la défense de la terre agressée par les conglomérats obèses et dévastateurs : « Les Indiens sont de retour. Bientôt les oiseaux repeupleront le ciel, les poissons la mer, les animaux la terre ; deux par deux, grands et petits, ils reviendront tous. […] En esprit, Sonny voit tout ce beau monde rassemblé sur la plage à attendre le second avènement des tortues ». La nature sera mieux défendue. Le consortium Domidion, responsable de déversements meurtriers, perdra son expert Gabriel Quinn, culpabilisé par la témérité de ses initiatives et ne ralentira sa dégringolade que grâce aux mensonges de ses relationnistes et au culte des médias pour la tragédie de demain.

Histoire, nouvelles, roman, King ne se borne pas à réclamer le respect de l'Indien, il rend ces nations dignes d'admiration. Il ose même l'optimisme.

1. ***L'Indien malcommode, Un portrait inattendu des Autochtones d'Amérique du Nord***, trad. de l'anglais par Daniel Poliquin, Boréal, Montréal, 2014, 320 p. ; 25,95 $.

2. ***Une brève histoire des Indiens au Canada***, trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, Boréal, Montréal, 2014, 294 p. ; 24,95 $.

3. ***La femme tombée du ciel***, trad. de l'anglais par Caroline Lavoie, Mémoire d'encrier, Montréal, 2016, 632 p. ; 34,50 $.

* **Laurent Laplante**, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié une trentaine de livres dont ***La démocratie, entre utopie et squatteurs*** (MultiMondes, 2008), ***Par marée descendante*** (MultiMondes, 2009) et ***Stephen Harper, le néo-Durham*** (MultiMondes, 2012).

Annoncer dans *Nuit blanche*, c'est…

Rejoindre des milliers de lecteurs partout au Québec et dans la francophonie, et ce, sur trois supports :

Magazine **imprimé**
Magazine Web **nuitblanche.com**
Portail Érudit **erudit.org**

C'est aussi **soutenir** un véhicule de culture unique au Québec

Infos et réservations : Marie Pia Alexis - abopub@nuitblanche.com